

## Forum permanent du refus de la misère

(Mouvement international A.T.D. Quart Monde)

CONTRIBUTION SUR LE THEME :

*« C'est la misère même qui est une violence. Si la misère s'arrête, la paix prend la place. »*

**Gaston E. Nongué**

Quelques clichés pris au hasard de notre quotidien, rappellent combien la misère que St Thomas définit comme le manque du nécessaire, est facteur de violence.

Le spectacle de ces enfants pieds nus, fouillant les poubelles des grandes villes du pays comme Yaoundé ou Douala, à longueur de journée, à la recherche de débris de ferraille et des bouteilles vides destinées à la vente, pendant que leurs égaux sont à l'école, est affligeant. En ce sens, l'on a démontré, à l'instar du Dr Pierre Strauss, l'appartenance majoritaire des enfants victimes de sévices et de mauvais traitements « à des familles écrasées par les mauvaises conditions de vie ... ». Autre exemple, il y a quelques temps, les télévisions locales diffusaient des images de personnes désemparées, pleurant devant les ruines de leurs maisons détruites dans la cité capitale: elles n'avaient, semble-t-il, pas le droit de construire à ces endroits. La liste pourrait être allongée à l'infini si l'on considère le phénomène à l'échelle mondiale.

Par le manque du minimum quotidien et de perspective d'avenir qui la caractérisent, la misère, encore appelée extrême pauvreté, affaiblit l'individu qui en est victime.

La marginalisation et les préjugés qui en résultent très souvent au détriment des personnes ainsi diminuées, présentent celles-ci avant tout comme auteurs de violences contre lesquelles la société doit se protéger.

Fort heureusement, pour la communauté internationale, le problème se pose aujourd'hui non plus en termes d'assistance sociale ou de charité, mais en termes d'obligation et de participation active des victimes de la misère à leur relèvement. En effet, pour éradiquer la misère et par extension, la violence qu'elle représente et qu'elle génère, la communauté internationale a aussi adopté

une approche fondée sur les droits de l'homme. Cette dernière, il faut le souhaiter, pourrait bientôt être renforcée par l'adoption de Principes directeurs en la matière. Des mesures salutaires et universelles pour garantir juridiquement l'ensemble des droits des personnes extrêmement pauvres.

Toutefois, dans l'optique de renforcer le dialogue et la coopération entre les différentes parties prenantes à la lutte contre la misère, *la question de savoir en quoi cette dernière est une violence, interpelle également le débat sur la dimension structurale de ce fléau.*

Pourquoi ? Parce-que l'action humaine étant d'abord pensée avant d'être exécutée, la misère structurale apparaît à l'analyse, comme une cause fondamentale de misère matérielle ou physique, et de violence. En clair et à bien des égards, la misère structurale pourrait expliquer autant l'attitude curieusement passive de certaines personnes vivant dans la misère matérielle, que les échecs inattendus de certains projets nationaux et internationaux et programmes d'aide en faveur de celles et ceux qui vivent dans l'extrême pauvreté.

Omniprésente, souvent ritualisée, voire formalisée dans des lois discriminatoires, la misère structurale renvoie à ce que M. Gabriel Marcel (*Existentialiste chrétien*) appelle « une gigantesque dévaluation ». Cette dernière traduit le fait que certaines valeurs sociales fondamentales ne sont plus reconnues du tout aujourd'hui ; mais aussi la façon dont ces valeurs se pulvérisent, c'est-à-dire donnent lieu à des interprétations anarchiques et incohérentes.

En elle-même, cette dévaluation est à la fois conséquence et cause de violence.

D'aucuns parlent de misère morale, pour relever le fait que dans le monde actuel où l'on croit de moins en moins « aux valeurs traditionnelles », il n'existe plus de « pensée symbolique et transcendante » comme dirait M. Karl Jaspers (*Philosophe allemand*).

La misère morale qui déshumanise ses victimes, celle-là même qui consiste en une obsession pathologique du plus avoir et en une insensibilité totale aux autres, qui déshonore les plus pauvres plutôt que les soutenir, n'est pas le seul fait des indigents. Une misère peut en cacher une autre.

Considéré sous cet angle, le champ de la misère se révèle bien plus vaste : faisant fi des statuts sociaux, ce champ est aussi à la fois physique et abstrait, matériel et spirituel. Les individus : victimes et « bourreaux », se retrouvent tous enfermés dans le même univers dangereux dans lequel tous sont livrés tout entiers à eux-mêmes, dans l'indifférence et l'anonymat ; sans repères ni ressources morales, intellectuelles ou spirituelles suffisantes pour s'aider véritablement. « Intoxiqués d'inattention et ivres de dispersion » selon une formule de M. André Maurois, celles et ceux qui souffrent de ces maux finissent souvent par ne même plus en être conscients, ou pire encore, par les aimer!

Dès lors, comment s'attendre à ce que de telles personnes contribuent de manière crédible à leur propre relèvement quand elles se trouvent sous l'emprise de la misère ? Comment espérer d'elles des décisions judicieuses lorsque ces dernières sont de leur ressort de compétence ?

La sortie de ce cercle violent dans lequel « la misère engendre la misère » comme il est coutume d'entendre dire chez nous, exige donc aussi, un surcroît d'effort pour « faire jaillir à nouveau en soi la source vive », en retrouvant « le chemin de son for intérieur » (*expressions de M. Karl Jaspers*) ; concomitamment ou en support aux programmes d'aide classique engagés sur le terrain (alimentation, santé, éducation, etc) pour éradiquer matériellement la misère ou l'extrême pauvreté.

En clair, il est primordial de combattre, entre autres avatars de notre vide intérieur souvent perceptible à travers nos attitudes contre productives, autant cette détestable et fataliste mentalité qui consiste pour certaines personnes vivant dans la misère, à se résigner, à se comporter en victimes toutes faites, que celle tout aussi pernicieuse d'autres personnes pour qui la violence provient systématiquement de celles et ceux vivant dans la misère matérielle.

Au temps de KISH, raconte-t-on, même lorsqu'ils avaient faim, les Brahmanes préféraient mourir sans broncher, plutôt que de s'engager dans les chantiers de travail. Dans le même ordre d'idée, M. René Dumont relève le cas « de petits propriétaires contemporains, privés momentanément de main-d'œuvre » qui préfèrent « compromettre leurs récoltes et risquer la faim, plutôt que de toucher la charrue ». De telles attitudes attentistes et misérabilistes, observables hélas aujourd'hui encore chez bon nombre de personnes extrêmement pauvres, sont à stigmatiser ; au même titre que cette sécheresse intérieure qui exalte la violence

et se montre incapable d'effort pour comprendre les problèmes sociaux, culturels, économiques, politiques...de son milieu de vie.

Incapable de raisonnement sur les faits pour les utiliser de manière originale et efficace.

A bien des égards, la misère comme la violence qu'elle constitue ou qu'elle génère, se révèlent aussi être des indicateurs ou des instruments d'une intégration manquée dans une société en recherche de ses valeurs essentielles. Toutes deux s'enracinent dans des milieux favorables ou exposés aux agressions sociales. Cependant loin d'être des phénomènes sociologiques, elles ne constituent que de simples accidents de parcours susceptibles d'atteindre n'importe qui ; notamment en cette période de crise mondiale multiforme pendant laquelle « le sentiment d'interdépendance des événements et des hommes » (*Paul Valéry, Regards sur le monde actuel, 1945*) devrait nous rappeler que l'humanité vit une seule et même histoire, et que justement, l'abîme de cette histoire est assez grand pour tout le monde. (*Paul Valéry, Variété*)

Dans cette perspective, l'approche du Père Joseph Wresinski en matière de lutte contre la misère devrait être une référence, dans la mesure où elle s'appuie sur « les vérités profondes de l'homme » : la foi et l'amour, pour impulser une dynamique positive et globale porteuse de paix.

Somme toute, entre la misère connue et celle plus subtile qui s'ignore parce - qu'aveuglée par ses préjugés, beaucoup d'humilité est indispensable pour bâtir la paix, dans un esprit de solidarité, de participation active et de respect de la dignité humaine.

Nous autres personnes en situation d'extrême pauvreté et acteurs résolument engagés dans l'éradication de la misère pour bâtir la paix, concevront, par conséquent, d'autant mieux nos rôles respectifs et rendront nos actions y relatives d'autant plus productives que nous auront su, au fil des jours, nous débarrasser de ces forces d'inertie qui ne sont, très souvent, que la marque tangible de notre inconsistance intellectuelle, morale ou spirituelle. N'en déplaise.

Yaoundé, le 13 Janvier 2012.

